

(art)absolument)

les cahiers de l'art d'hier et d'aujourd'hui

Rembrandt

Maurice Denis

Pays de la Loire

Art sacré

Jaume Plensa

Olivier Masmonteil

Noël Dolla

Melik Ohanian

Rasi



M 06192 - 19 - F: 10,00 € - RD



hiver 2006/07 • numéro 19

La restauration du sacré

Par Bertrand Dumas

L'actualité des restaurations d'œuvres d'art dans les églises de France révèle, encore cette année, son lot de chefs-d'œuvre insoupçonnés. Itinéraire en sept stations.

En France, il existe un plus grand musée que le Louvre et curieusement méconnu de tous : les collections d'art de nos églises.

La comparaison avec "le plus grand musée du monde" résiste à la diversité des auteurs, des styles, des techniques et des époques représentés.

À l'ombre des bas-côtés, repose un millénaire de créations artistiques européennes. Ainsi, d'émouvantes productions régionales voisinent quotidiennement avec des chefs-d'œuvre de l'art occidental. Ces derniers, trop peu mentionnés dans les guides touristiques, échappent le plus souvent à l'attention des visiteurs.

Ce constat désolant fait, en revanche, les beaux jours des rétrospectives organisées par les musées. Ceux-ci

puisent dans les trésors cachés des églises une partie des œuvres inédites présentées au public, qui augmentent sensiblement la valeur des expositions.

Ces œuvres ont été généralement restaurées pour l'occasion, comme ce fut le cas de la *Mise au tombeau* de Rubens (Cambrai, église Saint-Géry) ou du *Vœu de Louis XIII* d'Ingres (Montauban, cathédrale) exposés respectivement à Lille (musée des Beaux-Arts) et à Paris (Louvre), en 2004 et 2006.

La fréquence des œuvres d'églises révélées par les grandes expositions laisse présager du nombre important de découvertes ou redécouvertes à venir dans le domaine de l'art religieux.

Pour s'en convaincre, il suffit de faire un tour du côté des églises de France. Chaque région possède quantité d'œuvres d'art remarquables. Nous en avons sélectionné sept qui composent autant de destinations originales. Leur restauration, entreprise en 2006, permettra avant l'été prochain de les apprécier toutes avec le regard neuf et émerveillé qui s'impose.

Le Sépulcre de Saint-Mihiel, de Ligier Richier

La *Mise au tombeau* de Saint-Mihiel, chef-d'œuvre incontesté de la Renaissance en Lorraine, a de beaux jours devant elle. Les treize personnages, réalisés entre 1554 et 1564 par le célèbre sculpteur Ligier Richier (vers 1500-1567), ont été entièrement restaurés et attendent l'été prochain avant de remonter dans l'enfeu qui les abritait depuis le XVI^e siècle. Ce dernier, placé dans le collatéral sud de l'église Saint-Étienne, est en cours de restauration. L'humidité régnante menaçait gravement l'intégrité du groupe sculpté atteint au plus profond de sa structure par la remontée capillaire des eaux chargées en sels. Avant l'intervention de dessalage opérée par Bernard Lafay (atelier à Lyon), la poussée des cristaux désagrégeait inexorablement la pierre. Celle-ci éclatait par endroits, au niveau notamment des goujons métalliques rouillés qui maintiennent entre eux certains blocs sculptés.

La pose d'une feuille de plomb sur le sol de l'enfeu devrait stopper le problème chronique d'humidité. En attendant, les personnages patientent à quelques mètres de distance, dans le bas-côté sud. Cette situation offre un spectacle aussi inattendu que provisoire. Pour la première fois depuis 450 ans, les statues sont visibles de tous côtés, laissant largement apprécier la finesse de leur modelé et la précision des détails qui les caractérisent. Bientôt remontées dans l'enfeu, elles retrouveront leur incomparable posture théâtrale à l'origine de ce formidable "tableau vivant". →



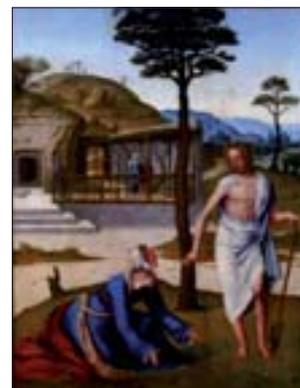
Ligier Richier.

Sépulcre.

1554-1564, Saint-Mihiel, église Saint-Étienne.

Le triptyque de Jean Poyet

Tout commence en 2001 avec la découverte dans la petite église de Censeau de deux panneaux attribués à Jean Poyet (documenté à Tours à partir de 1483, mort avant fin 1503), aujourd'hui reconnu comme l'un des plus grands peintres français du XV^e siècle.



Jean Poyet.

Triptyque, vers 1500-1502, Censeau, église paroissiale, (*Repas chez Simon le pharisien* avant restauration).

La *Prédication du Christ* et le *Noli me tangere*, deux tableaux (H. 120 x L. 92 cm) en mauvais état de conservation, furent restaurés puis exposés au Louvre en 2004, à l'occasion de l'exposition *Primitifs français, découvertes et redécouvertes*, où ils firent sensation. Ils constituaient les volets d'un triptyque, probablement commandé vers 1500 par le prince d'Orange Jean IV de Chalon (mort en 1502).

L'espoir de le reconstituer un jour était improbable, au regard de l'insigne raté des œuvres conservées de cette époque. Pourtant, la chance fut du côté du conservateur des antiquités et objets d'art du Jura qui, en 2002, rapprocha stylistiquement les volets de Censeau d'un grand *Repas chez Simon le pharisien* (122 x 207 cm), déposé par l'évêché au conseil général du Jura, à Lons-le-Saunier, depuis une vingtaine d'années.

La bonne nouvelle pour le visiteur est que le panneau central (très usé), actuellement en cours de restauration par l'entreprise LP3 Conservation (atelier à Semur-en-Auxois), sera présenté entouré de ses volets avant l'été prochain dans le chœur de l'église paroissiale.



Jésus parmi les docteurs, attribué à Ribera

Après trente-cinq ans d'absence, Langres célèbre le retour dans l'église Saint-Martin de son plus beau tableau : *Jésus parmi les docteurs* attribué récemment au peintre José de Ribera (1591-1652). L'Espagnol emprunte à Caravage son style ample, ses teintes brunes, son coloris discret et la verve baroque qui caractérise son œuvre de jeunesse. Celle-ci est soumise à un réexamen complet depuis la découverte en 2002 d'un document d'archive inédit qui rendrait à Ribera les œuvres caravagesques classées sous le pseudonyme de "Maître du Jugement de Salomon". Dans cette hypothèse, le chef-d'œuvre langrois rejoindrait le *corpus* des œuvres peintes pendant le premier séjour romain du *Spagnoletto*, entre 1611 et 1616. Le retour du tableau dans l'église Saint-Martin en 2006

s'est fait à la condition d'assainir l'édifice jusque-là exposé à une extrême humidité. Divers travaux réalisés, dont la pose de nouveaux vitraux, ont autorisé le ré-accrochage de l'œuvre au niveau de la première travée du bas-côté sud. Pour l'occasion, la toile a été retendue sur son châssis, et celui-ci traité contre les insectes xylophages. Trois couches de tulle et de toile en polyester ont été posées au revers du tableau pour le prémunir d'incontournables variations d'humidité. Le tableau, plusieurs fois transposé par le passé, a beaucoup souffert. La couche picturale a donc été nettoyée, revernie et partiellement retouchée par les soins de Valérie Trémoulet (atelier à Troyes). Il subsiste cependant de nombreux repeints qui seront, souhaitons-le, supprimés par la suite. →



José Ribera. *Jésus parmi les docteurs*.
v. 1612-1613, Langres, église Saint-Martin. (Avant restauration)

Le retable de la vie de saint Jean-Baptiste

Cette image insolite du précieux retable flamand de Roubaix monté sur roulettes par ses restaurateurs a été prise avant le profond nettoyage en cours, confié à M. Auber Gérard (atelier à Vesoul). Au printemps 2005 tous les éléments du retable ont d'abord été désinsectisés par anoxie sous flux d'azote humidifié avant leur remontage minutieux. Au préalable, la conception de dessins d'étude a permis de reconstituer, en atelier, cet extraordinaire puzzle composé de plus de 200 pièces de bois de chêne.

Plus de cent personnages, vêtus à la mode flamande du XVI^e siècle, animent ce formidable "théâtre sacré" illustrant des épisodes de la vie de saint Jean-Baptiste, le dernier prophète du Christ.

Le programme iconographique, tout à fait inhabituel, est divisé en six compartiments principaux. La lecture

commence par le caisson inférieur gauche avec la *Prédication* du saint, suivi des épisodes du *Baptême du Christ* (au-dessus), de *Jean-Baptiste devant Hérode* (centre bas), de *La danse de Salomé* (centre haut), de *L'arrestation de saint Jean* (en bas à droite) et de sa *Décapitation* (au-dessus).

La polychromie remarquable a nécessité quelques retouches d'aquarelle, posées de manière réversible. Les couleurs appliquées avec une grande finesse sur les visages et les fonds paysagers sont les marques d'une commande prestigieuse, encore non identifiée. Réalisé par les ateliers d'Anvers dans les années 1530-1540, le retable de Roubaix, de retour dans l'église Saint-Martin en décembre prochain, rehaussé de ses couleurs d'origine, fera grande impression sur le spectateur.



École anversoise, *Retable de la vie de saint Jean-Baptiste*, 1530-1540, Roubaix, église Saint-Martin.

Tombeau du maréchal de Saxe, par Jean-Baptiste Pigalle

Les quelque 100 000 visiteurs affluant chaque année au temple Saint-Thomas de Strasbourg soulèvent la poussière qui se dépose sur le marbre blanc et veiné de gris du célèbre tombeau du maréchal de Saxe, mort en 1750. Avec le nombre des années, celle-ci s'incrute dans la pierre qu'il faut nettoyer environ tous les vingt-cinq ans. L'opération, menée exclusivement à l'eau déminéralisée, vient d'être terminée par M. Eschlimann. Après rinçage à l'éponge naturelle, l'œuvre, polie au coton et au tampon doux, a retrouvé la brillance de ses marbres et le lustre de ses bronzes, utilisés pour les armoiries du défunt. L'entreprise était devenue d'autant plus nécessaire depuis la pose, en 1985, des vitraux contemporains, qui avait considérablement assombri le chœur de l'église où repose le maréchal.

Sa dépouille fut transportée, en grande pompe, à Saint-Thomas en 1777, plus de vingt-cinq ans après son décès. Le sculpteur Pigalle (1714-1785) avait pourtant reçu de Louis XV la commande du monument dès 1753. Les éléments achevés restèrent toutes ces années dans l'atelier parisien du sculpteur,



jusqu'au choix cornélien du lieu de sa sépulture. Le *condottiere* n'ayant jamais renié son attachement à la religion luthérienne, c'est à la frontière du royaume qu'on finit par l'enterrer. À cette époque, l'église Saint-Thomas de Strasbourg était considérée comme la cathédrale des protestants de France. Pigalle a composé une œuvre dramatique. Du haut de la pyramide, le maréchal de Saxe descend, sans frémir, vers son sarcophage dont la Mort a soulevé le lourd couvercle de marbre vert. La France, dans un geste de désespoir, tente de retenir son héros. Hercule, symbole de la puissance militaire, placé à la gauche du tombeau, reste inconsolable. C'est oublier qu'au bout du chemin, l'Éternité attend le vainqueur de Fontenoy. →



Jean-Baptiste Pigalle.

Tombeau du maréchal de Saxe.

1753-1776, Strasbourg, église luthérienne Saint-Thomas.

La Descente de Croix de Joseph Guichard

À Saint-Germain-l'Auxerrois à Paris, la *Descente de Croix* de Joseph Guichard (1806-1880), sa plus vaste composition religieuse, est aujourd'hui méconnaisable. Disons plutôt qu'avant sa restauration, termi-



Joseph Guichard.

Descente de Croix.

1845, Paris, église Saint-Germain-l'Auxerrois.

Le patrimoine religieux, qui attire le monde entier à Chartres ou au musée du Vatican, ne connaît pas le même succès partout. Pourtant, des milliers d'églises, en France notamment, conservent des œuvres d'art d'une importance insoupçonnée. Les exemples, sus cités, veulent témoigner de leur qualité et de leur diversité. Leur prise en charge par les restaurateurs demande des moyens financiers conséquents qui sont le plus souvent apportés conjointement par les communes, propriétaires de l'œuvre, et l'État. Les diocèses, quant à eux, supportent les frais d'entretiens des œuvres conservées dans les édifices bâtis après 1905.

née en janvier 2006, la peinture murale qui recouvre la paroi ouest du transept droit était proprement illisible. Pour se faire une idée de son aspect antérieur, il suffit de regarder l'état de la peinture sur le mur opposé. Il faut beaucoup d'imagination pour reconnaître là une *Adoration des mages*, du même auteur. L'examen de la couche picturale, du côté de la *Descente de Croix*, semble indiquer qu'elle ne fut jamais nettoyée depuis sa création en 1845. Il était temps d'intervenir. L'eau, pénétrant dans le mur par le haut et par le bas, soulevait l'enduit jusqu'à la perte localisée de matière picturale. Celle-ci refixée, voire complétée par endroits, le nettoyage de l'ensemble put être entrepris par Catherine Huisse, assistée d'Adriana Blendea et de Guillaume Bénard-Tertais. Le dépoussiérage à sec, puis le dégrasage à l'eau claire, ont permis de retrouver la composition. Surtout, l'allègement du vernis épais et très oxydé a rendu au dessin et à la couleur leur qualité d'origine. À l'aise dans les deux fondements de la peinture, Guichard fut qualifié "d'Ingriste touché par la grâce vénitienne" par un critique découvrant la peinture murale le jour de l'inauguration. Il faisait allusion à ces années de formation chez le maître de Montauban, et au coloris soutenu, proche de la palette de Delacroix, qui l'admirait profondément. Pourtant, l'esprit est loin du romantisme du second. Au contraire, le peintre emprunte aux maîtres classiques l'attitude de ses personnages, venue tout droit de la *Descente de Croix* de Daniele de Volterra (Rome, 1597, la Trinité-des-Monts) et le tempérament baroque de celle de Jean Jouvenet (1697) qu'il connaissait bien pour l'avoir étudié, jadis, au musée du Louvre.

Les restaurations sont, dans ce cas, soumises néanmoins au contrôle scientifique des conservateurs des monuments historiques ou des inspecteurs généraux du patrimoine.

L'insuffisance chronique des crédits alloués aux programmes de restauration est, plus que jamais, le talon d'Achille du patrimoine. À ce sujet, il faut noter une grande disparité entre les régions et les départements, les collectivités locales fournissant des fonds de concours très variables.

Une bonne note est donnée au département du Nord. Celui-ci fournit 80 % du montant total des crédits de subventions pour la restauration des objets inscrits à

Le retable Beaussant

La cathédrale d'Angers vient de s'enrichir d'un précieux retable offert par le général Beaussant en 2004. Le généreux legs est assorti de clauses qui obligent le bénéficiaire à restaurer puis à exposer l'œuvre d'ici juin 2007. La salle du trésor, réaménagée pour l'occasion, présentera le retable en septembre prochain. L'histoire et les résultats de sa restauration ne sont pas banals. L'œuvre léguée, une *Assomption*, signée Gilbert Durand – peintre connu à Angers à la fin du XVII^e siècle – présentait des signes avancés d'altération. Sous quelques éclats de peinture, une seconde couche picturale, daté du XV^e siècle, apparaissait.

Dès 1999, l'ouverture d'une fenêtre-témoin a permis de distinguer une *Crucifixion* et d'apprécier son bon état de conservation. Suite à une étude approfondie de l'état de conservation du support et de la couche primitive, le projet de dégagement est soumis à la Commission nationale des monuments historique qui l'accepte. La méthode de restauration validée, la peinture XVII^e est délicatement retirée. La seconde couche, assouplie par des gels chimiques, est détachée de la première par l'action du scalpel sous microscope. Le résultat obtenu par les restaurateurs Agnès Malpel, Frédéric Pellas et Juliette Mertens, travaillant au Centre de Recherche et de Restauration des Musées de France (C2RMF), est à la hauteur des espérances. La peinture originale, certes lacunaire, est d'une claire lisibilité et d'une incontestable qualité.

Aucun document d'archive n'est venu, à ce jour, enrichir notre connaissance historique de l'œuvre. Les résultats des analyses dendrochronologie en cours devraient permettre de préciser la datation du

l'Inventaire. Le département voisin, le Pas-de-Calais, y consacre, comparativement, des sommes beaucoup plus faibles.

Des milliers d'œuvres d'art dans les églises sont en péril. La tâche à accomplir est immense. La solution passe par une véritable prise de conscience des propriétaires de la valeur insigne de nombre d'objets d'art présents dans les édifices religieux. Les récalcitrants doivent se persuader, de toute urgence, qu'une Piéta ou un ciboire ne sont pas seulement des objets de culte mais aussi des biens patrimoniaux de haute importance pour l'histoire locale et nationale. ■



École du Val de Loire, XV^e siècle, *La Crucifixion*, retable dit *Beaussant*, Angers, cathédrale Saint-Maurice (en cours de restauration).

retable située entre 1470 et 1490. Elles pourraient également nous permettre de confirmer (ou non) une production en Val-de-Loire, ce qui viendrait heureusement compléter nos connaissances lacunaires sur l'école tourangelle, dominée à cette époque par l'énigmatique Jean Poyet – récemment réhabilité.

L'auteur voudrait remercier sincèrement les conservateurs, documentalistes et restaurateurs pour leur aimable contribution à la rédaction de cet article, en particulier, Daniel Imbert, Lionel Britten, Agnès Plaire, Fleur Morfoisse-Guenault, Gilles Blicck, Emmanuel Buselin, Olivier Liardet, Agnès Sonrier, Christine Desgrez et Bertrand Ducourau.

*(© Photos : F. Auger-Feige, Eschlimann, Jacques Philippot
Mentions : CRRCOA, CRMF – Bernard Boutou, COARC, C2RMF, Morfoisse-Guenault)*